

es désœuvrées, la plus belle des charités serait de donner à ceux qui n'ont pour tout bien que les heures de clarté remplies par un travail févreux, les minutes qu'en enfants prodiges elles gaspillent sans remords.

Le Temps est le collaborateur indispensable qui aide le genre humain à accomplir des prodiges ; il est la mine inépuisable où l'art puise le plus important de ses matériaux pour créer des chefs-d'œuvre — il est pour le savant, pour le philosophe et l'homme de lettres le trésor ménagé avec un soin et une dévotion d'avare.

Si la Providence daignait matérialiser sous nos yeux tout le bien qui aurait pu tenir dans nos instants perdus, et les œuvres innombrables que certaine période vide et stérile de notre vie eut produites si nous l'avions voulu, la frayeur et les remords envahiraient notre conscience.

Combien de fois une mère de famille accablée de travail, des enfants dénués de tout, un petit vagabond croûpissant dans l'ignorance, un pauvre malade abandonné, un talent maintenu sous le boisseau faute d'un secours intelligent et généreux se sont-ils offerts à notre attention sans que nos mains et notre esprit oisifs aient songé à secouer leur torpeur pour venir en aide à notre semblable infortuné ?

Il est curieux de constater qu'en ce pays, où le travail et le mérite sont pour ainsi dire les seuls moyens d'arriver à quelque chose, la jeunesse soit aussi indolente et peu cultivée.

Tel ménage qui a conquis la fortune, une position honorable au prix d'un travail acharné, tolérera chez ses enfants des habitudes de paresse et de dissipation.

Et c'est au moment précis où ces enfants, au sortir des couvents et des collèges dans lesquels ils ont appris les rudiments des principales sciences, pourraient commencer à étudier avec plus de profit, qu'ils se mettent — les garçons, à vivre en rentiers aux dépens des parents, tout en traversant, vaille que vaille, les phases d'une cléricature menée haut la main — les filles, à traîner les salons, à la recherche ou dans l'attente inavouée d'un mari.

Peu de jeunes filles en général se doutent qu'il y a une autre manière d'attendre et de gagner cet important chaland que le fastidieux postulat des salons. Qu'on approfondisse un peu le proverbe :

“ C'est quand nos filles sont mariées qu'on trouve des gendres.”

Pourquoi le gibier se présente-t-il alors qu'on n'en a plus besoin ? C'est qu'on ne le cherche pas. La vie offre souvent de ces bizarreries. La certitude d'être accueilli avec enthousiasme éteint du coup l'ardeur d'un soupirant.

Voici ce que, pour ma part, je conseillerais à mes filles : ne perdez pas votre temps dans une chasse décevante sinon stérile. Organisez tout de suite votre vie comme si vous n'attendiez que de vous seules votre indépendance et votre bonheur. Faites-vous des occupations sérieuses, adoptez quelque étude conforme à votre goût, que ce soit celle de la musique, de la peinture, de l'histoire, des langues étrangères, peu importe pourvu que vous vous y intéressiez ; voyagez si vous le pouvez, procurez-vous surtout des distractions intellectuelles.

Votre détachement à l'endroit des épouseurs, la facilité de s'en passer que vous aurez acquise auront pour effet de vous rendre plus experte, partant plus difficile d'abord dans le choix à faire, puis, elle multipliera les occasions de choisir.

Car, en effet, votre mérite, la culture de votre esprit, l'agrément de votre conversation, joignant leur charme au prestige de votre indifférence, feront trouver à vos parents les gendres qui abonderont d'autant plus qu'ils seront moins désirés.

Que, par le fait de circonstances exceptionnelles, les partis ne viennent cependant pas, il vous reste au moins avec la satisfaction de n'avoir perdu ni votre temps ni vos peines, cette incomparable joie d'une indépendance qui se suffit à elle-même et fait trouver en dehors de la vie conjugale, des objets — bonnes œuvres, études ou voyages — capables d'intéresser l'esprit et le cœur.

Si vous êtes déshéritées de la fortune et que les maris n'accourent toujours pas, vous avez encore, dans les études qui auront charmé vos loisirs, trouvé les moyens de pourvoir à votre propre subsistance.

Car les filles pauvres doivent être pénétrées de cette vérité : On trouve plus de paix, plus de satisfaction, mille fois moins d'amertume à gagner soi-même son pain, qu'à le partager dans une union mal assortie avec un conjoint qu'on ne saurait ni aimer ni estimer. Il n'est pas rare de